

Présentation

Normand Biron

Volume 21, numéro 1 (121), janvier–février 1979
Spécial Milan Kundera

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60128ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Biron, N. (1979). Présentation. *Liberté*, 21(1), 11–15.

Présentation

NORMAND BIRON

« *L'humour est la politesse du désespoir* »
Un Sage que nous aurions aimé connaître
(probablement Boris Vian).

« *Doute de tout* »
Devise de Karl Marx.

Singe ou rat ? Antiques modèles du bestiaire universel auxquels nous pourrions identifier « l'espèce humaine ». C'est dans l'encre corrosive de la dérision que Milan Kundera semble avoir trempé ses vraisemblables personnages. Où est la vérité ? Où est le mensonge ? Que signifie la sincérité ? Que signifie la fausseté ? Un monde où les merveilleuses chimères de l'absolu paraissent sempiternellement se noyer dans les sentiers ombreux de l'étrange réalité. Par-delà cette valse de pantins, la *plaisanterie* permet quelquefois de prendre conscience de ce que la vie pourrait bien être dans l'ailleurs. Mais lorsque cet autre lieu édénique n'existe pas davantage, il subsiste la page blanche qu'il faut noircir de relatives désespérances. A la limite de ces fragiles possibles, il ne reste plus qu'à *vécrire*⁽¹⁾ sciemment.

Né en 1929, à Brno, capitale de la Moravie, Milan Kundera est le fils d'un célèbre pianiste⁽²⁾. Il s'inscrivit, en 1945,

(1) « Je sais bien que de deux choses l'une : ou tu vis, ou tu écris. Moi je veux *vécrire*. » Jacques Godbout, *Salut Galarneau*, Ed. du Seuil, p. 154.

(2) Milan Kundera a écrit un ouvrage inédit, du moins en français, consacré à la vie et l'oeuvre du grand compositeur tchèque Leos Janacek.

à l'Union Tchécoslovaque de la Jeunesse. Au lendemain de ce qu'il est convenu d'appeler « le coup de Prague » (1948), Kundera, âgé de 19 ans, est exclu du Parti communiste. Et c'est à cette époque que paraît son premier recueil de poèmes, *L'Homme, vaste jardin*⁽³⁾. Déjà hanté par les thèmes qui habiteront son oeuvre romanesque, l'écrivain publie, en 1957, un second et dernier livre poétique, *Monologues*⁽³⁾. Interrogation sur les gesticulations humaines, désacralisation des comportements amoureux, texte empreint d'une franche et violente acuité, on retrouvera tout cela dans ses premières nouvelles — éditées en trois fascicules entre 1963 et 1969 —, réunies sous le titre de *Risibles Amours*⁽⁵⁾. Mais comme s'il craignait de rompre trop brutalement avec le monde de la poésie, Kundera traduit Apollinaire et en tire une anthologie, précédée d'une longue étude⁽⁶⁾.

Professeur à l'Institut des Hautes Etudes cinématographiques de Prague, Milan Kundera s'intéresse en même temps aux problèmes de l'écriture romanesque, ce qui l'amène à publier, en 1960, un essai sur *l'Art du roman*⁽³⁾, consacré au prosateur Vladislav Vancura. L'année suivante, paraît sa première pièce, *Les Propriétaires des clés*⁽⁷⁾, qui est créée à Prague, en avril 1962, par le célèbre metteur en scène tchèque, Otomar Krejca, directeur du théâtre « Za Branou ». De prime abord, la pièce traite de l'occupation allemande, avec ce que cette terrible situation provoque de crainte, d'angoisse et de perturbations psychologiques chez les humains et en même temps parmi le peuple tout entier. Certains critiques n'ont pas hésité à voir derrière ce commode paravent, une dénonciation du stalinisme étouffant de Novotny. Dans *La Sotie*⁽³⁾,

(3) Inédit en français.

(5) Milan Kundera, *Risibles Amours*, Gallimard, 1970. Traduction de François Kérel.

(6) « Sa place était déjà assurée dans la littérature de son pays ne serait-ce que par ces vers qu'il renie aujourd'hui, non pour eux-mêmes, mais par un singulier déni de toute poésie... » Aragon dans sa préface au roman *La Plaisanterie*.

(7) M. Kundera, *Les propriétaires des clés*, Gallimard, 1969, traduction de François Kérel.

(8) Milan Kundera, *La Plaisanterie*, Gallimard (et Folio), 1968. Traduction de Marcel Aymonin. Préface d'Aragon.

seconde pièce, écrite en 1967, Kundera fustige l'autoritaire crétinisme de certains professeurs qui abêtissent les esprits en friche. Ici encore, on retrouve le thème du pouvoir totalitaire qui aplatit sottement une jeunesse effervescente au lieu de l'éveiller aux espoirs de la connaissance.

Cette même année, l'auteur des *Propriétaires des clés* fait paraître son premier roman, *La Plaisanterie*⁽⁹⁾. C'est l'émouvante *autobiographie* du peuple tchécoslovaque (presque) tout entier entre 1948 et 1964, dures années à travers lesquelles se façonnaient les chemins d'une liberté exemplaire. Mais ce *Printemps de Prague*, voire même ce « rêve éveillé », n'aura duré que le temps d'une trop brève saison. A l'aube du 21 août 1968, les chars soviétiques occupent la Tchécoslovaquie. Parlant de cette voix qu'il entendit la nuit du 21 août, Aragon n'a pas tort d'écrire dans sa préface à *La Plaisanterie* : « Elle disait que l'avenir avait eu lieu, qu'il ne serait plus qu'un recommencement. Cette voix qui depuis ne se tait plus, qui impose d'appeler vertu le crime, qui appelle aide au peuple de Tchécoslovaquie l'intervention brutale par quoi le voilà plongé dans la servitude. Cette voix du mensonge qui prétend parler au nom de ce qui fut un demi-siècle l'espoir de l'humanité. »

Réhabilité au sein du Parti communiste après la déstalinisation, Milan Kundera en est à nouveau exclu en 1970 ; il perd sa chaire de professeur à l'Institut des Hautes Etudes Cinématographiques⁽⁹⁾ et se voit interdire la publication de nouveaux écrits. Ses livres sont retirés des bibliothèques et des bibliographies. Bref, il n'est plus considéré comme écrivain au regard des autorités de son pays. Et pourtant, en 1973, Kundera fait paraître, en première édition mondiale en français, un roman qui porte *singulièrement* comme titre, *La Vie est ailleurs*⁽¹⁰⁾. Ce livre obtient immédiatement le prix Médicis étranger. Ici encore, on retrouve le ton propre à l'écrivain, mais cette fois en pleine maturité stylistique : esprit satirique, implacable dérision analytique, scepticisme

(9) Son enseignement a profondément marqué les cinéastes de la « nouvelle vague » tchèque, tel Milos Forman, pour ne mentionner que le plus connu.

(10) Milan Kundera, *La Vie est ailleurs*, Gallimard (et Folio), 1973. Traduction de François Kerel.

caustique. Un prisme à réflexion totale qui décompose, en forme de chassé-croisé polyphonique, les mille et un chatolements de la bêtise exaltée.

Jaromil, le jeune « héros »/poète/prosélyte de *La Vie est ailleurs*, cherche à travers les affres poétiques à se trouver une *place à vocation* dans une (in)juste société. Mais il devra se brûler les ailes dans les feux du compromis et de la délation pour goûter aux délices (dé)virilisants de la *médiocratie*. Fils ou victime légitime d'une mère abusive et frustrée à souhait, le précoce aède chemine vers les hauteurs du génie officiel et trouve un baume dans les applaudissements du régime policier. Tant pis si sa mission élégiaque doit s'orner, pour embellir sa médiocrité, de dénonciations. Après tout, être adulte n'est pas très simple, et la souveraine reconnaissance du *monde* a de sinueuses exigences. L'adolescent doit choisir : l'héroïque réalité ou la parole irréaliste.

Sans renoncer à sa nationalité tchèque, ni souhaiter devenir *émigré*, Milan Kundera a accepté depuis l'automne 1975, à l'invitation de l'université de Haute-Bretagne, de dispenser, comme professeur associé, des cours de littérature. Quelques mois après son arrivée en France, il fait paraître son troisième roman, *La Valse aux adieux*⁽¹¹⁾, en première publication mondiale. Cinq journées, cinq actes, un décor, d'opéra-bouffe sarcastiquement planté dans une ville d'eau où l'on passe allègrement du foyer Karl-Marx à l'hôtel Richmond, le tout éclairé par une lumière acide et lunaire. Et nous voilà (in)confortablement installés pour entendre les premiers accords d'une drôle de *valse*, une sorte de *Don Giovanni* tchèque avec des accents modernistes⁽¹²⁾.

De plantureuses dames viennent secouer leur stérilité dans une station thermale. Et Ruzena, la jeune inféconde, a « l'immense bonheur » de devenir enceinte grâce au souffle chaud d'un trompettiste de jazz. Comme il se doit, celui-ci exige que l'infirmière tendrement engrossée se fasse rapide-

(11) Milan Kundera, *La Valse aux adieux*, Gallimard (et Folio), 1976. Traduction de François Kérel.

(12) Il est peut-être intéressant de se rappeler que le *Don Giovanni* de Mozart fut créé à Prague en 1787.

ment avorter. Et c'est là que tous les mouvements de cette partition incongrue s'enlacent : le docteur Skreta a de fantas(ma)tiques théories d'eugénisme ; Olga, une jeune curiste qui a perdu son père lors d'une purge politique, vit sous la tutelle d'un certain Jakub ; Bertlef, un riche Américain, tient de longs discours bleutés sur la sainteté ; et le destin les met en présence, et tout se dérègle. L'amour et la mort se croisent, les monstres angéliques deviennent des assassins, la mère féconde accepte d'avorter. A la limite, on ne sait plus quel sens donner à ce *songe*, digne d'une nuit shakespearienne.

Avec *La Valse aux adieux* se referme le triptyque de cette magnifique *Plaisanterie* dont le panneau central porte dans son titre (*la Vie est ailleurs*) une lueur d'espérance.